

Cinéma canadien

Number 74, October 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1973). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (74), 25–30.



C I N E M A

CANADIEN



RÉJEANNE PADOVANI • Un soir,

près d'une riche résidence, une voiture s'arrête. Le chauffeur descend et va ouvrir la portière; un secrétaire, qui guettait de la maison, sort et vient au devant du monsieur qui descend de la voiture, lui dit : "Bonsoir, monsieur le Ministre", et l'accompagne vers la maison.

Un peu plus tard, à table, après souper : le Ministre, le Maire et l'Entrepreneur en construction, avec leurs épouses et quelques-uns de leurs proches, se congratulent pour le beau travail réalisé lors de la construction de la super autoroute qui traverse maintenant la ville, et dont l'ouverture sera célébrée officiellement le lendemain. C'est pourquoi, autant comme gage d'amitié qu'en souvenir de cette soirée, l'Entrepreneur remet un petit rien (un collier de perles "de culture", une montre en or...) à chacun de ses invités, sans lesquels l'autoroute n'aurait jamais été construite : car c'est, en effet, grâce aux efforts conjugués du Maire, qui a permis la démolition de certains quartiers de la ville, du Ministre, qui a accordé les contrats, et payé la note avec les deniers et au nom des contribuables, et d'aides "parallèles", que l'Entrepreneur a pu continuer d'être un noble serviteur de la communauté : toute peine mérite salaire...

Ainsi commence *Réjeanne Padovani*, le nouveau film de Denys Arcand, où il nous présente un échantillon des personnes "bien" par qui, avec qui et pour qui, au cours du film, le monde de la politique démocratique en deviendra un de chantage, de détournement de fonds publics, de censure, de commerce d'influence et de corruption, un monde où la pègre et la finance régneront en maîtres, où on ne craindra ni la prostitution physique ou intellectuelle, ni l'assassinat réel ou moral (les scènes finales étant, à cet égard, d'une grande éloquence). Ah, le monde laid qu'est tout ce "beau" monde. Car, pour Arcand, ces liens entre l'argent et la politique sont bien réels... cependant, ce que nous découvrons est d'une telle envergure, d'une telle imagination qu'on peut se demander jusqu'où va la fiction...

Tout le film d'ailleurs nous laisse un arrière-goût de "peut-être". Peut-être que cette fiction est réalité; peut-être que tout cela est, sinon vrai, du moins possible. Après tout, il existe réellement

une commission d'enquête sur le crime organisé; le Chili n'est pas un pays imaginaire; l'affaire Watergate, toute romanesque qu'elle semble être, n'en est pas moins une terrible réalité; et on sait fort bien que le favoritisme a déjà fait partie intégrante de la politique au Québec (même encore aujourd'hui ?). Donc le scénario de *Réjeanne Padovani* peut parfaitement frôler de près la réalité actuelle : on reste, après le visionnement du film, avec ces "peut-être" qui ont la force désagréable d'un coup de poing dans l'estomac, et qui font mal !

Réjeanne Padovani nous fait prendre conscience, sinon de faits, du moins d'impressions et de sentiments qui sont en soi, mais que l'on peut vouloir hésiter à reconnaître. On sait qu'une rose est une rose, mais on peut faire semblant de ne pas y penser; et si quelqu'un nous jette la réalité au visage, qu'on le veuille ou non, il faut comprendre. Se rappeler les brutalités policières à Paris, en mai 1968, l'affaire Ellsberg aux États-Unis, les scandales sexuels des milieux politiques britanniques, les films *Z*, *Etat de siège*, *L'Heure des brasiers*, *Le Parrain*, ou les films qu'on veut nous empêcher de voir (parce qu'ils pourraient nuire à l'image de certaines corporations commerciales : par exemple, cet autre film d'Arcand *On est au coton...*) et qui sont ou seront condamnés à rester sur les tablettes. De plus, certaines tactiques politiques locales lors d'élections ou de campagnes pour la direction d'un parti politique, le samedi de la matraque, une fête de la Saint-Jean, ou la considération accordée par les autorités "compétentes" aux revendications de certains groupes de citoyens (notamment pour le quartier Milton Park, la maison Van Horne, l'aéroport international de Sainte-Scholastique...) nous reviennent à la mémoire.

Ainsi, même si l'ensemble des événements décrits dans le film n'est pas vraiment authentique, le climat et l'atmosphère qui s'en dégagent concordent très bien avec celui de notre société actuelle. Denys Arcand doit être félicité pour avoir osé aborder ce genre de sujet délicat entre tous. Techniquement, le film souffre d'un rythme un peu lent, et comporte quelques scènes inutiles; il demeure cependant l'une des réalisations les plus réussies et les plus intéressantes du cinéma québécois. Réalisé dans une optique bien particulière, le film rejoint, au niveau de la qualité, les *Mon*

oncle Antoine et Kamouraska de Jutra, qui représentaient jusqu'ici les manifestations les plus achevées d'un cinéma québécois en pleine veine créatrice). Denys Arcand enfin sait diriger ses comédiens (qui sont tous excellents et plus vrais que nature, notamment Jean Lajeunesse, Jean-Pierre Lefebvre et Pierre Thériault), et a particulièrement soigné cadrages et photographie. Le film a été acclamé à Cannes, Bruxelles et Paris; espérons que, sur les lieux de sa naissance, il sera aussi favorablement et amicalement accueilli.

Michel L. Vanasse

GÉNÉRIQUE : Réalisation : Denys Arcand. — Scénario : Jacques Benoît, D. Arcand — Images : Alain Dostie — Musique : Willibald Gluck et Walter Boudreau — Interprétation : Jean Lajeunesse (Vincent Padovani), Luce Guilbault (Réjeanne Padovani), Roger Lebel (Me Jean-Léon Desaulniers), Margot McKinnon (Stella Desaulniers), René Caron (le maire Jean-Guy Biron), Hélène Loiselle (Jeannine Biron), J.-Léo Gagnon (le ministre Bouchard), Thérèse Cadorette (Aline Bouchard), Jean-Pierre Lefebvre (Jean-Pierre Caron), Frédérique Collin (Hélène Caron), Pierre Thériault (Dominique di Muro), Gabriel Arcand (Lucky Ferrara), Henry Gamer (Tannenbaum). — Origine : Canada — 1973. — 95 minutes.

LES CORPS CÉLESTES • On reste perplexe devant le dernier film de Gilles Carle. Qu'a-t-il donc voulu réaliser ? une farce ? pourquoi alors ce ton retenu dans le comportement et le langage ? une satire ironique ? pourquoi donc ces chutes dans les plaisanteries grotesques ? un simple divertissement sans prétentions ? pourquoi tant d'allusions à la guerre imminente et cette lourde mise en boîte d'une religion apparemment dépassée ? un peu de tout cela peut-être ? Alors il faut avouer que la sauce ne tient pas et que le ragoût est peu digestible.

Il semble que Carle se laisse un peu trop aller au plaisir du moment, à l'improvisation sans suffisamment s'inquiéter de la place de tel élément dans l'ensemble. Cela était déjà sensible dans *La Mort d'un bûcheron*, mais là quelques temps forts et une interprétation savoureuse rachetaient les creux. Ici, la pitance est pauvre. Tout tourne autour de l'établissement d'une mai-



son de passe dans un village éloigné et les axes qui forment un semblant d'intrigue sont les efforts du souteneur pour réduire la résistance d'une nouvelle recrue encore vierge et l'opposition du curé qui se résorbe en une crise de folie amenée par de trop longues frustrations. On voit à quel niveau de finesse cela se situe. De longs moments sont perdus en des commentaires sur la décoration des chambres où les grandes trouvailles consistent à installer un portrait de Karl Marx dans la pièce réservée aux ouvriers et d'aménager celle des patrons en simili-harem. Sur un ton monotone, gêné par les exigences d'un français quasi international demandé par la co-production, Donald Pilon fait les honneurs de la visite; on est loin de la faconde déployée par le même acteur dans *Le Viol d'une jeune fille douce* et encore plus de la truculence des *Mâles*. Il fut un temps où je me disais que seul Gilles Carle arrivait à tirer quelque chose de naturel des frères Pilon; il semble que même là, il va falloir renoncer. Micheline Lanctôt, pour sa part, ne semble guère à l'aise dans le rôle de la "madame" et Carole Laure, en biche effarouchée, au teint curieusement basané pour l'époque, se contente d'être jolie et alerte, ce qui n'est déjà pas si mal. Seul Jacques Duflilio impressionne en curé tourmenté. De toute façon, tous ces personnages ne sont guère que des caricatures privées de toute véritable humanité, ce qui n'était pas le cas pour les films précédents. Car même si l'on y forçait le trait, la force vitale l'emportait et donnait de la chaleur et de la rondeur aux êtres nés de l'imagination de Carle. De plus, l'on pouvait retrouver dans chacun un thème assez précis qui liait les éléments disparates. Dans *Les Corps célestes*, rien de cela. Que se passe-t-il ? Carle se serait-il résigné à n'être qu'un amuseur ? encore faudrait-il qu'il se montre amusant.

J'ai ressenti un véritable malaise à voir mêlées aux pantins de l'histoire de véritables victimes traitées avec une inconsciente cruauté : la petite

juive échappée à la persécution nazie, les pauvres filles trompées et manipulées par un escroc, que voilà donc de beaux sujets de plaisanteries. Faut-il s'attarder plus longtemps à ce coup pour rien ? peut-être pour signaler que si le fond est faible, la technique est toujours sûre : images d'extérieurs indéniablement réussies, reconstitution d'époque précise jusque dans les détails, effets de montage parfois surprenants. Et pourtant le rythme d'ensemble est languissant et le rire franc fuse rarement.

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE : Scénario et réalisation : Gilles Carle. — Images : Jean-Claude Labrecque — Musique : Philippe Sarde. — Interprétation : Donald Pilon (Desmond), Micheline Lanctôt (Sweetie), Cacole Laure (Rose-Marie), Jacques Dufilho (le curé), Yvon Barrette (Lorenzo), Sheila Charlesworth, Judi McDonald, Reda Markovits, Claudie Vernant, Dominique Charron (les filles), Marcel Giguère (le concierge). — Origine : Canada — 1973 — 104 minutes.

LES ALLÉES DE LA TERRE • Le deuxième film d'André Thérberge raconte l'histoire d'un couple d'acteurs qui se sépare pour mieux se retrouver.

Avouons-le tout de suite : il s'agit là d'un film sympathique dès l'abord, parce qu'il semble rempli de bonnes idées. Malheureusement, un film ne vit pas seulement de bonnes intentions. Les sentiments qui paraissent faire avancer en profondeur l'acceptation mutuelle qui débouche "vers la nudité absolue devant l'infini qu'ils sont en fin de compte l'un pour l'autre" n'est pratiquement jamais senti par le spectateur. C'est ou trop cérébral, ou trop symbolique. On aimerait découvrir l'itinéraire en même temps que le couple. On n'y a pas droit.

Pourtant, l'aventure démarre bien. Antoine arrive d'un voyage d'Europe le jour de son anniversaire. Zette, son épouse, l'attend dans un décor original. Elle a tapissé et meublé sa maison de toutes sortes d'enseignes empruntées aux signalisations routières, comme si Zette voulait signifier à Antoine la route à suivre pour se retrouver; participer avec elle à une création collective.



Pour arriver à cette découverte commune, il leur faudra parcourir *Les Allées de la Terre*. Ce titre extrait d'un livre d'Aragon semble vouloir signifier les différents sentiers à parcourir avant d'en arriver à une route commune. Une sorte de quête du rêve dans le quotidien.

Au passage, on reconnaît les grands thèmes de l'heure : la violence, l'ordre social, Dieu, la mort. Quel masque offrons-nous à ces problèmes existentiels ? Notre couple n'y échappe pas. *Ils* semblent profiter de toutes ces angoisses pour approfondir leurs relations personnelles et leur place respective dans un monde qui n'invite pas à la libération avec son cortège d'indifférence et de colère rentrée. Je dis bien '*ils semblent*', parce que tout cela ne s'affiche pas avec la netteté d'une évidence.

Prenons un exemple. Zette achète une robe blanche. Cette robe voudrait cacher une signification précise. De prime abord, on pense à une robe de mariée. Zette veut-elle recommencer à neuf ? Nenni. On m'assure que cette robe prend figure de linceul. Zette pense à la mort. Il paraît que le réalisateur nous met sur une piste très nette pour aboutir à ce raisonnement. Au sortir du magasin, vêtue de cette même robe, Zette passe à côté d'une vieille dame qui s'écroule raide morte sur le trottoir. Cette vieille dame n'arriverait pas comme un cheveu mort sur la soupe : c'est elle qu'on a vue riant aux éclats au sortir de la fameuse visite chez un gynécologue. Donc, Zette a pensé à la mort. Avouez que cela ne saute pas aux yeux du premier et du dernier venu. La démarche du réalisateur semble plus hermétique que notre couple qui paraît un peu égaré dans ce monde compliqué à outrance.

Au hasard d'un parcours d'autobus, Antoine entame avec son père un dialogue qui voudrait

illustrer la mauvaise qualité des rapports entre individus. Encore là, on ne saisit pas très bien.

Le naturel des acteurs, on le retrouve dans une seule séquence très réussie. Celle où Antoine et Zette mangent un poulet par trop brûlé. Ils prennent le parti d'en rire en échangeant une nomenclature des plaisirs de la table. Frédérique Collin fait une démonstration superbe de son jeu de physionomie.

Voilà un film que j'aurais voulu avoir aimé - je l'ai regardé deux fois - s'il avait été plus communicatif. *Les Allées de la Terre* ou la terre s'en est allée pour se perdre dans les méandres désincarnés de l'hermétisme.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE : Réalisation : André Thérberge. — Scénario : André Thérberge — Images : Réo Grégoire — Musique : Andrée Paul — Interprétation : Frédérique Collin (Zette), Pierre Curzy (Antoine), Serge Mercier, Gilbert Sicotte, Yvon Barrette, Maurice Gibeau, Marcelle Pallascio, Jean-Denis Leduc, Madeleine Touchette, Monique Mercure, Jacques Bilodeau. *Origine :* Canada — 1972. — 71 minutes.

U-TURN • Une vision de rêve ouvre le film; une jeune femme blonde au discret sourire, vêtue de bleu tendre, est en attente de quelque chose dans un paysage éthéré. Tous les artifices de la caméra ont été mis à contribution pour créer cette image romantique envoûtante car c'est elle qui va guider la conduite étrange du héros. Cette beauté entrevue à l'occasion d'un voyage, en un instant privilégié, cette chance envolée faute d'une décision rapide, Scott va chercher à la retrouver. Pourquoi cinq ans plus tard ? On connaît ces gens désabusés qui expliquent leur *spleen* par la nostalgie d'une occasion perdue. Scott ne semble pourtant pas le type de l'introverti; jeune avocat, il fait partie d'une étude apparemment prospère et partage un appartement avec une institutrice, enquiquineuse par instant peut-être, mais point désagréable. La dure réalité ne peut donc être le motif qui le fait se réfugier dans le rêve et le pousse à retrouver l'instant qui a fui. C'est pourtant ce qu'il fait; on n'est plus au temps des preux chevaliers en quête de leur dame, mais le

film n'en est pas à un anachronisme près. L'amour romantique n'est pas mort et le Canada mérite son petit *Love Story* national. Les recherches s'allongent, mènent notre héros dans quelques culs-de-sac, mais il finit par la retrouver sa belle inconnue. Elle est libre, il lui plaît, et pourtant ce n'est à nouveau qu'une brève rencontre. L'occasion reste manquée et Scott retourne à son institutrice.

Cette bulle irisée a semblé plaire et c'est compréhensible car la forme s'efforce de compenser pour le manque de substance. Il faut croire que les amateurs de rêve ne sont pas disparus des cinémas menacés par la politique ou envahis par les mafiosi. Car le rêve n'est pas que dans la tête du héros, il s'étale sur l'écran à tel point que l'on ne s'inquiète guère pour Scott; quel que soit le résultat de sa quête, il est encore gagnant. Déçu sans doute des piètres résultats de son film précédent *Don't Let the Angels Fall* (Seuls les enfants étaient présents), George Kaczender a décidé de charmer : allons-y des voitures en mouvement sur les routes; allons-y des scènes d'amour chaleureuses; allons-y des décors colorés; allons-y de l'univers tant vanté par la publicité et tant désiré par le consommateur moyen. Oublions le contexte social (Montréal n'est là que pour son autoroute et sa situation près du fleuve et le seul mot "français" entendu au cours du film est un juron bien typique lancé par un policier qui s'exprime ensuite dans un anglais parfait — ô bilinguisme); oublions la vérité psychologique : les exigences bien compréhensibles de la maîtresse négligée sont traitées comme agacements négligeables. D'ailleurs tout est traité à fleur de peau dans un chatolement de couleurs, dans un déploiement d'effets doux et éprouvés. Un seul



vrai moment de grâce vient illuminer le film : la confrontation de Scott avec une épave de la *free society*, menée à la folie par les expériences imprudentes. Maud Adams, qui joue aussi par ailleurs le rôle de la femme rêvée, donne là une interprétation poignante. Je crois d'ailleurs que c'est à ce moment que le Kaczender véritable fait surface. Espérons que le succès commercial de *U-Turn* lui permettra d'effectuer un tournant vers des entreprises plus sérieuses.

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE : Réalisation : George Kaczender — Scénario : Douglas Bowie — Images : Mike Lente — Musique : Neil Chotem — Interprétation : David Selby (Scott), Maud Adams (Paula et Tracy), Gay Rowan (Bonnie), William Osler (professeur Bamberger), Diane Dewey (Holly) — Origine : Canada — 1973 — 99 minutes.

Y A TOUJOURS MOYEN DE MOYENNER • Maintenant qu'il a déshabillé la petite Québécoise, Denis Héroux semble avoir pris pour tâche de bêtifier le Québécois. A en juger par

son dernier film, il a abandonné les prétentions esthétisantes de *Quelques arpents de neige* pour se cantonner dans un cinéma facile, fait à la va-vite et susceptible de rapporter des gros sous à peu de frais. Quand la facilité atteint ce degré cependant, cela devient du débraillé. On lâche quelques comédiens sur un plateau avec un minimum d'instructions, on les laisse gesticuler et vociférer sans contrôle puis l'on emballe le tout; y a toujours moyen de moyenner. Y a moyen de figoler aussi, y a moyen d'être drôle sans donner dans la stupidité, y a moyen de donner de l'allant à un

film sans confondre l'agitation frénétique avec le mouvement comique. Mais cela Denis Héroux semble l'ignorer délibérément. Il n'est que de voir le fouillis indescriptible des dernières scènes situées dans un couvent de religieuses envahi par des intrus. Je ne me donnerai pas la peine d'expliquer comment on en est arrivé là, ni comment cela se résout; je me demande même comment un scénariste a pu imaginer un tel tissu d'inanités. A oublier ! Vite !

Robert-Claude Bérubé

AH, SI MON MOINE VOULAIT... • Si ce film n'avait pas été produit avec des fonds canadiens, si ce film ne comptait pas des acteurs de chez nous — dont l'ineffable Gilles Latulippe, si la scénariste n'était pas une petite Québécoise devenue la femme du réalisateur, nous préférierions l'ignorer tant il contient d'inepties et de platitudes. S'inspirant de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre (quelle prétention pour un film aussi moche !), Claude Pierson prend plaisir à ramper dans la grossièreté et la scatologie. Tout comme dans son film précédent, *Justine de Sade*, il ne fricote que des scènes où l'érotisme le plus épais le dispute à la vulgarité la plus basse. Ah, si mon moine voulait..., c'est deux frères mendiants en quête de bonne chère et de chair fraîche. C'est tout dire. Il manque à ce piètre tâcheron un certain respect des spectateurs. Il préfère spéculer sur leur naïveté pour en tirer de gros sous. Ce qui lui permettra ensuite de faisander d'autres films de plus en plus dégueulasses. Que de temps perdu par défaut de talent ! Un conseil : épargnez votre temps et votre argent.

Léo Bonneville

ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DES CRITIQUES DE CINÉMA

A la suite d'une rencontre provoquée par un comité provisoire, l'Association québécoise des critiques de cinéma (A.Q.C.C.) est née. Cette association, qui groupe déjà une trentaine de personnes vouées à la critique de cinéma, se propose de "défendre les intérêts de ses membres, de faciliter leurs conditions de travail et de veiller au respect de l'éthique professionnelle; d'accorder une importance prioritaire au cinéma québécois sous tous ses aspects : production, réalisation, diffusion; de veiller aux intérêts du public dans ses rapports avec le cinéma."

Déjà l'A.Q.C.C. a pris une position de recul devant l'absolutisme des dirigeants du Canadian Film Awards (Palmarès du Film canadien). Il est à souhaiter que l'A.Q.C.C. contribuera à l'essor du cinéma chez nous et assurera au public une critique de qualité qu'elle est en droit d'attendre.

L.B.